Document generated on 05/16/2024 12:27 p.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Monique Le Maner à Guy Lalancette

Monique Le Maner

Number 135, 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68140ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Le Maner, M. (2012). Monique Le Maner à Guy Lalancette. *Moebius*, (135), 165–168.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cher monsieur Lalancette,

Nous avons tous nos « écrivains préférés », des noms, des titres qui nous tiennent au chaud, que nous lisons comme si nous enfilions nos chaussettes. Certains nous accompagnent, fidèles depuis des années, d'autres n'arrivent plus à suivre le mouvement, s'effacent avec le temps dans une brume plus ou moins opaque, teintée à la fois de nostalgie et de lassitude, d'autres enfin, plus tardivement, font une entrée fracassante dans la ronde, s'imposent en fanfare, jusqu'à mener le bal. Vous faites partie de ceux-là.

Cette entrée fracassante, pour moi, ce fut une image de dislocation. Celle du corps brisé d'un certain Éliah au pied d'un réservoir. La première de bien d'autres images découvertes au fil des pages, des autres livres que j'ai lus de vous. Un goût peut-être commun entre vous et moi, pour les éclatements qu'appuient en contre-chant les sursauts de voix. Et le phrasé, les cris ou chuchotements, une polyphonie qui peut être le fait d'un seul personnage et qui éclate en morceaux de miroir. Je ne sais pas si tout comme moi, vous partez d'une image, d'un démembrement à réunir. Eh bien tant pis, dans cette lettre qui ressemble à un soliloque, je veux le croire.

Et puis il y a la distance que vous instituez face aux personnages, qu'il s'agisse de la conscience d'Éliah, ou de la marge qu'établit le souvenir dans *Les yeux du père* ou dans *Un amour empoulaillé*. Au départ, le plus souvent, une blessure d'enfance ou de toute jeunesse, souvent aussi, la voix d'un enfant, comme votre Rjüggen (Jöven) Kattellan ou dans votre très belle nouvelle « L'ennemi » parue dans la revue *Mœbius*. Or, chacun le sait, c'est dur – cela veut dire risqué – de faire parler un enfant et qu'on y croie, comme le disait mon vieux copain Philippe Muray qui m'avait fait abandonner un projet de roman où le

héros était un enfant. Mais c'est une autre histoire. Une question de ton, sans doute plus que cela. Vous êtes de ceux qui y réussissent. Un tour de magie pour moi. Mais là où nous nous retrouvons, c'est que nous accouchons, si vous me permettez l'expression, d'acteurs qui portent plus qu'une psychologie. Ces hommes et ces femmes-là se dressent et demeurent, dans les pires catastrophes, emblématiques, campés dans leur fiction d'êtres qui, sortis de nulle part, avancent, dans une espèce de surplace, de « moi » toujours autre et semblable, toujours recommencé, vers leur absence.

Un bel exemple : *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, votre premier roman. Un exercice jubilatoire où les personnages se nomment (entre autres) le Père Lachaise, le Passant Éventuel, la Joconde, l'Enfant Accompagné… avec, au centre, un brasier de folie qui va rejoindre le tragique incontournable. Et là, vous me pardonnerez un lien qui pourra vous surprendre, mais vous savez, on fait des amalgames entre ses « favoris », si différents qu'ils puissent sembler. Je veux parler des plus beaux romans de Georges Simenon, de ses hommes lentement mais sûrement acculés, comme dans les drames antiques et par une prédestination, au meurtre ou au suicide. Parce qu'il n'y a pas d'autre issue. Des êtres meurtris par leur propre lâcheté comme Éliah ou le frère de votre Simon l'empoulaillé, à l'identité éclatée comme le James James dans *Madeleine*… une marche lente vers la fin, car il faut prendre son temps. Le temps d'un roman, d'une fiction qui roule et s'enroule sur elle-même en retrouvant et creusant le creux de ses plis labourés à force d'avoir été répétés.

Alors je continue mon babillage. Et j'ai envie de passer à quelque chose qui me tient à cœur à moi aussi : l'importance de la teinte « roman policier » (Simenon encore), peut-être la nécessité d'une mort, et plus encore, du mystère de la mort. Ou plutôt d'une mort brutale, qui fait scandale dans l'ordre des choses, à éclairer sous toutes ses lumières. Je ne veux absolument pas parler ici d'enquête policière qui reste toujours secondaire, mais d'une mort qui se heurte comme une tache à la tranquillité d'un village, aux préjugés d'une époque, aux secrets de honte d'une vie.

Un autre lien que vous me permettrez d'établir, cette fois (ou encore, décidément) avec moi : l'émotion, ah l'émotion ! Car, selon moi, ce qui fait la qualité d'une œuvre littéraire repose sur la qualité des émotions qu'elle suscite. Vous avez dit un jour dans une interview : « Il me semble que c'est par ce travail que l'émotion arrive au lecteur… » Ah oui, on parle ici de la véritable émotion, ce raccourci par lequel va le verbe. Et du travail, il en faut, y revenir, la travailler, cette émotion, pour éviter la facilité (bien que, personnellement, je ne déteste pas le mélo… au cinéma). Parler des vraies choses au-delà des sentiments. Car l'émotion passe par l'habileté de la construction comme dans *Madeleine* où l'exercice de style va jusqu'à la braise, la douleur de l'enfant ignoré. Elle s'habille aussi, l'émotion, de répétitions voulues (et, pardonnez-moi, là, je suis championne). Elle sait être construction en deux temps comme dans *La conscience d'Éliah* où s'aiguise la souffrance insupportable de l'adolescent devenu homme muré dans son enfermement, ou retour sur le passé vers un futur bouché où l'amour est à jamais enfoui « dans une odeur fragile de vieilles poules ». Le plus bel exemple est sans doute votre dernier livre (du moins, au moment où j'écris ces lignes), *Le bruit que fait la mort en tombant*, où vous réussissez à faire œuvre littéraire d'une tragédie personnelle, la mort de votre sœur. Et vous n'êtes pas dupe, écrire n'est pas seulement une catharsis, c'est un artifice qu'il faut aussi assumer. C'est tout cela, cette extraordinaire non-spontanéité de la véritable émotion dite « littéraire ». Rien de commun avec les romans qu'on écrit du bout des doigts.

Attendez, c'est là qu'entre en scène l'humour… noir comme s'entendent à le qualifier ceux qui pensent qu'il peut y avoir un humour rose. Eh oui, vous avez dit que vous vous étiez amusé en écrivant *Un amour empoulaillé*. Des livres noirs vraiment ? Des livres choc ? Dans vos livres, comme dans les miens (si vous me permettez), on ne rit peut-être pas, mais on sourit et on sourit de toutes ses dents, tant l'absurdité rejoint toute douleur parce que toute douleur, aussi intense soit-elle, est teintée d'absurdité. Tenez, à propos de sourire, il n'y a pas beaucoup de livres qu'on peut lire avec un sourire en coin, je veux

dire des livres qui étirent irrésistiblement les coins de la bouche, sous le charme de l'intelligence, de la rouerie de l'auteur, une complicité introduite, non pas imposée, dont le lecteur est tout autant le possesseur que l'auteur. Pas facile à faire, ça !

Et puis l'extraordinaire puissance de l'imaginaire. Celle que ne peuvent soutenir que les vrais écrivains comme un fil tendu à se rompre, comme dans les romans d'Anne Hébert que vous aimez tant. Pas de limites car il y a « jusqu'auboutisme », ah ça, vous ne reculez devant rien quand vient l'heure de la catastrophe, de l'épouvantable. Comme le viol d'Élisabeth, l'horreur que subit le jeune et doux Gabriel, une main tranchée à la hache ou un enfant de sept ans qui découpe les yeux du père au canif et en dépose les morceaux dans une boîte d'allumettes qu'il cache sous son oreiller.

Mais attention, cet imaginaire-là n'est pas débridé non plus, car vous tenez solidement les rênes. Peut-être parce qu'il tient ferme dans les racines, cet imaginaire, dans la réalité d'un Québec contemporain ou sous le poids de l'église d'antan et du péché, dans ce Lac-Saint-Jean, ce Chibougamau où vous demeurez et où vous avez bien des années travaillé, enseigné. Je suis d'accord avec vous, on ne peut bien décoller que de ce qu'on a vécu, on ne peut bien façonner pour en faire des faux que des contours vécus pour que l'imaginaire déploie vraiment, complètement, magnifiquement ses ailes. Une sorte de réalisme à rebours.

La mort enfin. Comme si quelque chose pouvait être plus important. Là aussi, nous nous rejoignons. Pas facile d'écrire dans et sur ce cul-de-sac. La mort en action, en soi ou chez les autres. Un sujet inépuisable, n'est-ce pas ? Là-dessus, nous serions intarissables…

Voilà, on arrive à la fin de mon monologue, je voulais seulement, dans cette étrange lettre d'écrivain public, dire mon estime pour votre talent, vous confier peut-être aussi nos ressemblances. Que voulez-vous, on résiste mal à l'envie de parler de soi-même.

Écrivez-nous d'autres titres qui donnent de vraies couleurs, pas nécessairement en rose, au quotidien, qui nous tiendront éveillés jusqu'au grand Noir.

Monique Le Maner